

Religion

Faut-il démasculiniser Dieu?

A Genève, des pasteurs travaillent à féminiser ou «rendre neutre» celui qui n'était alors que «Notre Père», jusqu'à envisager de le caractériser par le pronom «iel»

Lucas Vuilleumier, Protestinfo

Twitter @LucasVuilleumi1

Si l'on s'est longtemps interrogé sur le sexe des anges, le débat, aujourd'hui, se fixe sur le genre de Dieu. Alors que le pronom neutre «iel» vient d'entrer dans *Le Petit Robert*, en plus d'avoir été élu «mot de l'année 2021» en Suisse romande, ce dernier pourrait progressivement devenir celui qu'on accole à Dieu. Ce «Notre Père» viril, jusqu'à présent désigné uniquement par le masculin, pourrait bientôt être démasculinisé, féminisé, voire neutralisé, donc. C'est en tout cas l'un des chantiers du conseil de la Compagnie des pasteurs et des diacres de l'Eglise protestante de Genève (EPG). En effet, selon sa modératrice Laurence Mottier, «la manière dont on nomme Dieu influence la manière dont il est reçu».

Identification nécessaire?

Un premier document produit conjointement par les pasteurs genevois Nicolas Lüthi et Sandrine Landeau, ainsi que par le répondant ecclésiastique de l'EPG pour les questions LGBTIQ+ Adrian Stiefel, explicite ce besoin de changement: «On l'appelle Père, Fils et Esprit. Si on le représente de manière figurative, c'est sous la forme d'un homme – de préférence blanc et âgé.» Ou encore: «Si Dieu est masculin, il est mâle, et donc le mâle est Dieu.» Des phrases chocs, mais qui traduisent ce qui, pour ces ministres genevois, est une évidence: «Les femmes ne peuvent pas se reconnaître et inclure leur réalité féminine dans leur vie de foi si Dieu n'est que masculin», comme l'assure Laurence Mottier.

Selon la modératrice de la Compagnie, «il n'est pas tolérable que certaines personnes puissent plus facilement se tenir devant Dieu que d'autres. Devant Dieu, nous sommes égaux quels que soient notre genre, notre classe, notre orientation sexuelle ou notre expérience de vie». S'identifier à Dieu serait-il donc essentiel pour pouvoir y croire? «Bien sûr que ce débat est plus théologique qu'anthropologique. Il est essentiel de parler de Dieu au féminin car cela valorise le féminin. Quand on ne parle qu'au masculin, on a tendance, par un ruissellement inverse, à faire du masculin quelque chose de plus divin que le reste», analyse Sandrine Landeau.

Pour la doctorante en théologie Jodie Sangiorgio, qui prépare une thèse sur ces questions, il ne faudrait pas oublier que «les textes bibliques sont situés dans le temps et ont été écrits par des hommes, pour des hommes». Ce qui expliquerait selon elle que l'emploi du masculin y ait été favorisé. «Ne pas prendre cela en compte serait de

la malhonnêteté intellectuelle», assène la chercheuse. Ainsi, parler de Dieu au masculin et persévérer dans cette habitude serait «excluant», selon ses termes, en plus d'être «une expression du patriarcat.» Et l'universitaire de déplorer que «la théologie n'ait pas pour priorité d'analyser les effets du discours théologique sur les gens».

«Un plafond de verre»

Du côté des psychologues et des linguistes, la question semble d'ailleurs ne presque plus faire débat. Car si le genre neutre se dit au masculin dans la langue française, le psycholinguiste biennois Pascal Gygax l'assure: «Impossible de ne pas avoir recours à des images genrées lors de l'emploi du masculin comme genre neutre.» Pour le coauteur de *Le cerveau pense-t-il au masculin?* «notre cerveau est économe. Entre le masculin, facile d'accès, et le concept plus complexe d'un genre neutre, notre cerveau ira au plus simple.»

Une vision que nuance cependant la linguiste vaudoise Stéphanie Pahud, selon laquelle «il n'est pas impossible de se détacher de représentations limitantes. Mais il faut pour cela un travail de prise de conscience des habitudes en place et des stéréotypes entretenus par ces dernières.»



(Julien Pacaud pour Le Temps)

L'initiative de l'EPG est-elle dès lors destinée à s'étendre à toute la théologie réformée? Du côté de l'Eglise évangélique réformée de Suisse (EERS), la faitière des Eglises cantonales, le fait de dégenrer Dieu n'est pas une préoccupation officielle, mais on se dit toutefois sensible aux enjeux du langage. Un document prônant l'emploi de «la langue inclusive en église» vient d'ailleurs d'être produit par l'institution, qui encourage en sous-texte «l'égalité des sexes».

«Même si les nouveaux pronoms de Dieu ne sont pas encore un projet concret pour l'EERS, les paroisses et les ministres sont invités à ne pas seulement masculiniser Dieu», commente Nadine Manson, docteure en théologie et chargée des questions liturgiques de la faitière réformée. Cette dernière identifie malgré tout un plafond de verre dans la démarche: «Cela ne pourra passer que par une justification théologique.»

Pour ce faire, Sandrine Landeau cite volontiers le premier récit de la Genèse dans lequel il est mentionné que Dieu «créa à l'homme à son image, [...] mâle et femelle». Mais pour certaines ministres romandes, les arguments théologiques et anthropologiques ne semblent toutefois pas convaincants. «Je vis à la suite du Christ qui appelait Dieu son père et qui nous a enseigné à faire de même», déclare Véronique Monnard, diacre sta-

giaire de l'Eglise évangélique réformée du canton de Vaud (EERV), qui assure que cette «masculinité» n'est pour elle que symbolique: «Nous venons d'une mère et allons vers un père, de la même manière que nous allons vers Dieu.» Pour Emmanuelle Dobler, pasteure à Fribourg, «il serait compliqué de prier un «iel», car cela n'évoque encore rien et il faudrait tout inventer derrière».

Un monopole à contester

Afin de se dégager des effets nocifs du patriarcat, la pasteure valaisanne Agnès Thuégaz, quant à elle, propose d'élargir le champ de la réflexion. «Une Eglise qui prie un «iel» et qui continue d'observer des schémas machistes, cela me gêne plutôt», souligne celle pour qui «l'Eglise est restée très masculine dans son fonctionnement».

Selon Agnès Thuégaz, «agir sur le langage en premier est un peu accessoire. Et cela n'inclut pas ces personnes qui, depuis toujours, sont en relation avec Dieu en tant que figure paternelle.» Une donnée qui, à l'EPG, n'a toutefois pas été évacuée: «Le masculin n'a pas le monopole de Dieu, mais peut tout de même être utilisé dans nos liturgies. Notre idée est, à terme, que tous les pronoms puissent concerner Dieu», complète Laurence Mottier. ■

> Pense-bêtes

La chronique de Chloé Laubu

Trois pics et un couffin

Chez les pics glandivores, la reproduction est une affaire complexe. Si certains individus choisissent d'être en couple, une majorité d'entre eux préfèrent le libertinage. Les pics vivent alors en petits groupes dans lesquels deux ou trois frères se partagent les faveurs de deux ou

trois sœurs issues d'une autre lignée que celle des mâles. Ces dernières déposent leurs œufs dans un nid commun et tous les membres du groupe s'en occupent.

La monogamie a été traditionnellement considérée par les biologistes comme le meilleur moyen pour les pics de transmettre leurs gènes à chaque reproduction. Car dans la reproduction communautaire, les adultes sont les parents de moins d'oisillons puisque le nid est partagé. Ils auraient ainsi une plus faible descendance. La reproduc-

tion communautaire serait une option de second choix.

Une étude* de grande ampleur, compilant des observations sur près de 500 pics au cours d'une période de quarante ans, vient battre en brèche ces considérations. Le point crucial réside dans le fait que le succès de reproduction, c'est-à-dire le nombre d'oisillons élevés, y est évalué sur la vie entière des pics, et non sur une seule saison de reproduction. Et, surprise! Les biologistes ont découvert que les mâles ayant vécu en communauté

ont élevé, au cours de leur vie, un plus grand nombre d'oisillons que les mâles qui vivaient en couple. Même si leur succès de reproduction a pu être moindre au cours de certaines saisons de reproduction, ils sont gagnants sur le long terme.

D'abord parce qu'ils se reproduisent plus longtemps, jusqu'à trois ans de plus. Et, ensuite, parce qu'en s'associant, ils peuvent s'approprier des territoires de meilleure qualité (riches en glands et en arbres pour les stocker) et ainsi mieux subvenir au besoin de leur progéniture commune.

Au final, la reproduction communautaire des pics glandivores présente

des avantages en termes évolutifs qui n'ont rien à envier au régime monogame. Leur partage du nid s'avère une stratégie payante sur le long terme. Ce changement de considération pourrait ouvrir de nouvelles perspectives pour mieux comprendre les origines évolutives de la vie en groupe et des comportements sociaux. ■

* Barve et coll. 2021. «Lifetime reproductive benefits of cooperative polygamy vary for males and females in the acorn woodpecker (*Melanerpes formicivorus*)». «Proceedings of the Royal Society» B 288, 2021